

HIOUEN – THSANG  
(dit aussi Xuanzang ou Hiuan t'sang)

Texte disponible dans « Les pèlerins chinois », éditions Jean-Claude Lattès

MEMOIRES SUR LES CONTREES OCCIDENTALES (2T)  
(Si you ki)

Le Maître de la loi, depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge mûr, voyagea en esprit dans les principes mystérieux (75), et son nom se répandit parmi les maîtres de la science (76). (A cette époque,) les écoles philosophiques luttèrent ensemble; on courait après l'accessoire et l'on oubliait le principal; on cueillait le fruit et l'on jetait la fleur (77). Bientôt on vit surgir les systèmes différents du midi et du nord, et la vérité fut confondue avec l'erreur. Il (Hiouen-thsang) en parlait sans cesse et s'en tourmentait vivement.. Craignant que les méprises des traducteurs ne l'empêchassent de pénétrer complètement (la doctrine), il voulut approfondir les textes de l'éléphant parfumé (78) et épuiser la liste du palais des dragons (79).

Doué d'une vertu sans pareille, et favorisé par l'éclat d'un règne florissant, il prit le bâton de religieux, épousseta ses habits, et partit pour les pays lointains. Là-dessus, il laissa derrière lui les eaux azurées de (la rivière) Pa (80) et porta au loin ses regards; puis il marcha tout droit vers les (monts) Tsong-ling. En suivant de grands fleuves et en traversant des plaines immenses, il fut exposé aux fatigues et aux dangers. Il fit peu de cas de Po-wang (81), qui n'avait pas été bien loin, et se moqua de la courte excursion de Fa-hien (82). Dans tous les pays qu'il parcourut, il étudia complètement les dialectes locaux; il sonda les choses obscures et cachées, et pénétra subtilement jusqu'à la réunion du gué (83). Là-dessus, il répandit du jaune femelle (de l'orpiment) (84) sur les paroles, et fit voler la fleur dans le Thien-tchou (85). Quand les textes eurent été transportés sur des feuilles d'arbre (86), il revint dans le Tchou-tan (87).

L'empereur Thaï-tsong, surnommé Wen-hoang-ti, qui régnait (en faisant tourner) la roue d'or (88), et siégeait au faîte des honneurs sur un trône précieux, était impatient de voir cet homme éminent (89). Il l'appela et l'admit près de lui sur le jonc vert (90); plein d'admiration pour son vaste savoir, il s'agenouilla devant lui (91) dans la maison jaune (92).

Il écrivit de sa main des décrets pleins de sentiments affectueux; les employés de l'intérieur se succédaient sur la route (93). Daignant épancher ses pensées lumineuses, il composa, sur la sainte doctrine des trois Recueils, une préface de sept cent quatre-vingt mots (94). L'empereur actuel (95), lorsqu'il était autrefois dans le palais du printemps (96), avait composé, en cinq cent soixante-dix-neuf mots, un mémoire sur le Saint (le Bouddha), dans lequel il ouvrait le gué (97) des choses subtiles et profondes, et répandait ses sentiments en louanges pompeuses. Or, si sa vertu n'avait pas brillé dans le bois du Coq (98), si ses louanges n'avaient pas retenti sur la montagne du Vautour (99), l'empereur aurait-il pu abaisser son élégance divine (100) pour exalter la fleur du temps (101) ? En vertu d'un décret impérial, il traduisit six cent cinquante-sept ouvrages dont le texte était en langue Fan (102). Après avoir examiné, d'une manière complète, les moeurs différentes des contrées lointaines, les coutumes diverses des pays étrangers, les produits variés du sol et les classes distinctes des hommes, les régions où parvient le calendrier (103) et où pénètrent les instructions morales (104), il a composé, en douze livres, le Ta-thang-si-yu-ki, c'est à dire, les " Mémoires sur les contrées occidentales (publiés sous) les grands Thang ". Il a recueilli et rapporté les principes les plus profonds de la doctrine, et les a présentés dans un style clair et précis. C'est de lui qu'on peut dire qu'il a fait un ouvrage qui ne périra pas.

## INTRODUCTION AU SI-YU-KI

Si l'on parcourt, l'un après l'autre, les plans politiques des (trois) augustes souverains; si, remontant dans l'antiquité, on examine l'histoire des (cinq) Empereurs, à l'époque où P'ao-hi (Fo-hi) commença à régner et Hien-youen (Hoang-ti) à laisser retomber ses vêtements, on voit par quels moyens ils gouvernaient le peuple et traçaient les limites de toutes les parties de l'empire.

Lorsque Yao, de la famille Thang, reçut le mouvement du ciel (le pouvoir suprême), sa gloire s'étendit jusqu'aux quatre limites (de l'empire); quand Chun, de la famille Yu, eut reçu la carte de la terre (c'est à dire, de ses domaines), sa vertu se répandit dans les neuf contrées. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, c'est en vain qu'on consulte les annales où sont consignés les événements, que l'on écoute les opinions émanées des anciens sages, que l'on interroge les historiens qui recueillaient les paroles mémorables. Il en est bien autrement lorsqu'on vit sous une dynastie vertueuse et qu'on est soumis à un prince qui pratique le non-agir. Notre grande dynastie des Thang gouverne à l'instar du ciel; profitant des circonstances, elle tient dans sa main les rênes de l'Etat. Elle a réduit à l'unité les six parties du monde, et s'est établie avec éclat. Elle règne d'une manière brillante, à l'égal des trois auguste souverains. Les influences mystérieuses (de sa vertu) se répandent rapidement; ses instructions salutaires retentissent dans les pays éloignés; elle ressemble au Ciel et à la Terre qui couvrent et soutiennent (les hommes); elle est pareille au vent qui agite et à la pluie qui humecte. Les barbares de l'orient lui apportent leur tribut, et ceux de l'ouest sont rangés sous ses lois. En fondant sa puissance, et en transmettant l'empire, elle a apaisé les troubles et a ramené la paix. Par là, elle l'emporte certainement sur les anciens rois; elle résume en elle-même les générations précédentes. Les peuples qui parlent la même langue sont réunis sous le même sceptre. Si les effets merveilleux de cette administration sublime n'étaient point consignés dans l'histoire, comment pourrait-on célébrer dignement les grandes vues (de l'empereur) ? Si on ne les publiait pas avec éclat, comment pourrait-on mettre en lumière un règne aussi florissant ?

Hiouen-thsang, partout où il a porté ses pas, a décrit la nature des différents climats. Quoiqu'il n'ait pas (toujours) examiné les pays et distingué les moeurs, il mérite une entière confiance. Notre empereur l'emporte sur les cinq (rois) et efface les trois (augustes souverains); toutes les créatures vivantes éprouvent ses bienfaits; les êtres qui savent parler, proclament tous ses grandes oeuvres. Depuis le département du ciel (depuis la capitale), jusqu'aux (cinq) Indes, les peuples de moeurs différentes qui habitent des contrées sauvages, les nations étrangères qu'une immense distance sépare de nous, ont tous reçu le calendrier; tous sont pénétrés de ses instructions bienfaisantes; tous glorifient ses magnifiques victoires, et la splendeur de ses vertus, qu'ils exaltent sans cesse, est le principal objet de leurs louanges pompeuses. Tous ces faits sont racontés en détail dans les annales. Jusqu'à présent, le monde n'avait rien entendu de semblable. Je pense que, dans les livres de généalogie, on ne trouverait pas son pareil. Si l'on ne prenait soin de raconter ces faits, comment pourrait-on rappeler les heureux effets de sa vertu ? Aujourd'hui, on va raconter dans ce livre des faits basés sur le témoignage des oreilles et des yeux.

Le monde So-ho (Sahalôkahâtou) et les trois mille grands Chiliocosmes, ont été convertis par l'unique Bouddha. Maintenant, les quatre mondes qu'éclairent le soleil et la lune, sont situés au centre des trois mille grands Chiliocosmes; tous les Bouddhas, tous les Honorables du siècle, y répandent l'influence de leurs vertus. Tantôt ils apparaissent, tantôt ils s'éteignent; ils conduisent les saints et dirigent le peuple.

Le mont Sou-mi-lou (Soumêrou) est formé de quatre choses précieuses; il est situé au milieu d'une grande mer et s'appuie sur une roue d'or. Autour de lui, le soleil et la lune accomplissent leurs révolutions; les Dêvas s'y promènent et y demeurent. Sept montagnes s'élèvent et sept mers se déploient tout autour. L'eau des mers qui coulent entre ces montagnes, possède huit vertus. En dehors des sept montagnes d'or, se trouve une mer salée. En résumé, on compte, au milieu des mers, quatre îles habitables : à l'est, l'île de Pi-t'i-ho (Vidêha ou Poûrvavidêha); au midi, l'île de Tchen-

pou (Djamboudvîpa); à l'ouest, l'île de K'ia-t'o-ni (Gôdhanya); au nord, l'île de Keou-lou (Outtarakourou).

Dans l'origine, un roi à la roue d'or avait étendu l'influence (de ses lois) sur les quatre continents. Après lui, un roi à la roue d'argent régna sur les trois continents de l'est, du sud et de l'ouest; puis, un roi à la roue de cuivre gouverna les deux continents de l'est et du midi; enfin, un roi à la roue de fer ne posséda que le continent du sud, savoir, le Djamboudvîpa.

Lorsqu'un de ces rois Tchakravartins devait monter sur le trône, une grande roue précieuse, dont la matière était en rapport avec les effets de sa vertu, se balançait dans les airs et descendait vers lui. La différence de l'or, de l'argent, du cuivre et du fer, était due à l'influence diverse de leur mérite. L'étendue de leurs domaines offrait une différence analogue, et allait en décroissant de quatre à trois, à deux et à un. Chaque roi tirait son surnom du premier présage qui lui était apparu.

L'île de Tchen-pou (Djamboudvîpa) a pour point central le lac 'O-na-p'o-ta-to (Anavatapta), qui est situé au midi du mont Hiang-chan (Gandhamâdana), et au nord des grandes montagnes neigeuses (Himavat). Il a huit cents li de tour. L'or, l'argent, le Lieou-li (Vâidoûryya - lapis-lazuli), le Po-tchi (Sphatika - cristal) embellissent ses rives. Ses eaux roulent des sables d'or, et sont pures et claires comme un miroir. Les Pou-sa (Bôdhisattvas) du grand univers, par l'énergie de leurs désirs, se sont transformés en rois des dragons (Nâgarâdjas), et y ont établi leur séjour. Ils en font sortir des eaux pures et fraîches, et les distribuent dans le Tchen-pou-tcheou (Djambouvîpa). De là vient que, du côté oriental du lac, de la bouche d'un boeuf d'argent, sort le fleuve Kingkia (le Gange). Il fait une fois le tour du lac et va se jeter dans la mer du sud-est.

Au midi du lac, de la bouche d'un éléphant d'or, sort le fleuve Sin-tou (le Sindh- Indus). Il fait une fois le tour du lac et va se jeter dans la mer du sud-ouest.

A l'occident du lac, de la bouche d'un cheval de Lieou-li (Vâidoûryya - lapis-lazuli), sort le fleuve Po-tsou (Vatch - Oxus). Il fait une fois le tour du lac et se jette dans la mer du nord-ouest.

Au nord du lac, de la bouche d'un lion de Po-tchi (Sphatika - cristal), sort le fleuve Si-to (Sîta); il fait le tour du lac et se jette dans la mer du nord-est. Suivant quelques auteurs, il s'enfonce dans la terre et sort du mont Tsi-chi-chan. Le courant du fleuve Si-to (Sîta) donne naissance au fleuve (jaune) du royaume du milieu.

A l'époque où il n'y avait point de roi Tchakravartî possédant le gouvernement (universel), le Tchen-pou (Djamboudvîpa) était partagé entre quatre maîtres.

Au midi, c'était le maître des éléphants (Gadjapati). Le pays est chaud et humide; il convient aux éléphants.

A l'ouest, c'était le maître des choses précieuses. Le pays est voisin de la mer, et fournit beaucoup de choses précieuses.

Au nord, c'était le maître des chevaux (Açvapati). Le pays est froid; il convient aux chevaux.

A l'est, c'était le roi des hommes (Narapati). Le climat est doux et la population est très-nombreuse. C'est pourquoi, dans le royaume du maître des éléphants, les hommes sont vifs et bouillants, et se livrent à l'étude avec ardeur. Ils s'appliquent particulièrement aux sciences occultes. Ils portent un bonnet posé en travers, et montrent à nu leurs bras droit; ils conservent une crête de cheveux au milieu de la tête, et laissent retomber les autres de tous côtés. Ils habitent dans des villes, et leurs maisons ont plusieurs étages.

Dans le pays du maître des choses précieuses, les habitants n'observent ni la justice, ni les rites; ils font le plus grand cas des richesses; leurs vêtements sont courts, et ils en rejettent les pans du côté gauche. Ils coupent leurs cheveux et portent de longues moustaches. Ils habitent des villes murées, et montrent une avidité excessive pour le lucre.

Dans le pays du maître des chevaux, les hommes sont d'un naturel violent et féroce; ils sont insensibles à la pitié et tuent leurs semblables. Ils habitent des tentes de feutre, changent de place aussi souvent que les oiseaux, et mènent la vie de pasteurs.

Dans le pays du maître des hommes, les habitants se distinguent par leur intelligence, leur humanité et leur justice.

Ils portent un bonnet et une ceinture, et rejettent à droite les pans de leur vêtement. La forme des chars et des vêtements est en rapport avec la différence des rangs. Ils tiennent au sol et n'émigrent qu'avec peine. Chaque profession est classée à part.

Chez les peuples de trois de ces maîtres, le côté oriental est regardé comme supérieur aux autres. C'est pourquoi, dans leurs habitations, ils ouvrent la porte du côté de l'orient. Quand le soleil se lève, ils se tournent vers l'orient pour le saluer.

Dans le pays du maître des hommes, le côté du midi est considéré comme le plus honorable. Tel est le résumé des moeurs et coutumes des différents pays. Quant aux rites qui s'observent entre le prince et les sujets, entre les supérieurs et les inférieurs, et pour ce qui regarde les lois et la culture des lettres, nul pays ne l'emporte sur celui du maître des hommes. Les instructions qui ont pour objet d'épurer le coeur et de le dégager de la vie et de la mort (c'est à dire, à échapper à la loi de la transmigration), brillent surtout dans le royaume du maître des éléphants. Toutes ces choses ont été exposées dans les livres sacrés et dans les décrets royaux. Il (le voyageur) a interrogé les indigènes, il a recherché avec soin les choses anciennes et modernes, et a examiné en détail les faits qui s'appuyaient sur le témoignage des oreilles et des yeux. Le Bouddha est né en occident, et sa loi s'est répandue comme un fleuve dans le royaume de l'est (en Chine). Les traducteurs peuvent se tromper sur les sons (la prononciation); les expressions locales peuvent être mal interprétées. Si le son d'un mot est faux, on perd sa signification; si une expression est erronée, elle blesse la raison. C'est pourquoi il est indispensable de bien déterminer les noms. Or, les hommes diffèrent entre eux par la force ou la faiblesse de leur nature, de sorte que leurs paroles et leur prononciation ne se ressemblent point. Cela tient à l'influence du climat, ou provient de la force des habitudes. Pour ce qui regarde les différences qu'offrent les montagnes, les rivières et les produits du sol, les moeurs et les caractères, dans le pays du maître des hommes, les annales du royaume en offrent l'exposition détaillée. Les moeurs du pays du maître des chevaux et du maître des choses précieuses, sont fidèlement décrites dans les histoires et les proclamations royales, de sorte qu'il est possible d'en donner le résumé. Quant au royaume du maître des éléphant (l'Inde), on ne connaît pas son histoire ancienne. Suivant quelques auteurs, le pays est en général humide et chaud; d'autres rapportent que les habitants sont doux et humains. Ces faits étant consignés dans des descriptions locales, il n'a pas été possible de les citer tous d'une manière complète. Cela vient-il de ce que la droite voie tantôt se répand, tantôt reste cachée, ou bien est-ce le résultat des révolutions des siècles ? On voit par là que les peuples observent le temps pour faire leur soumission, et qu'après avoir reçu les bienfaits (de l'empereur), ils viennent lui offrir leurs hommages. Il est difficile de faire connaître toutes les nations qui, à travers mille obstacles, sont venues se prosterner devant la porte de jade, et celles qui, en offrant les produits rares de leur pays, ont salué avec respect la porte rouge. C'est pourquoi, après avoir voyagé au loin pour chercher la loi, dans les moments de loisir que lui laissaient ses études, il a décrit les climats. A partir des montagnes noires, on ne rencontre que des moeurs sauvages. Quoique les peuples barbares aient été réunis ensemble, cependant leurs différentes races ont été nettement distinguées, et les limites de chaque pays ont été tracées avec soin. En général, ils sont sédentaires. Ils bâtissent des villes et se livrent à l'agriculture et à l'élevage du bétail. Ils sont naturellement portés à estimer les richesses, et font peu de cas de l'humanité et de la justice. Dans les mariages, ils n'observent point les rites et ne mettent point les nobles et le bas peuple à leur place respective. Ce sont les paroles des femmes qu'on suit; les hommes sont placés au dessous d'elles. Si quelqu'un meurt, on brûle son corps; la durée du deuil est indéterminée. Ils se font des incisions sur la figure et se mutilent les oreilles. Ils coupent leurs cheveux et déchirent leurs vêtements; ils immolent les animaux et les sacrifient aux âmes des morts. Dans les circonstances heureuses (dans les mariages), ils s'habillent de blanc; dans les circonstances malheureuses (dans le deuil), ils portent des vêtements noirs.

Les moeurs semblables et les coutumes analogues ont été exposées ensemble d'une manière abrégée. Les différences que présentaient l'administration et les lois, ont été décrites séparément dans la notice de chaque pays. Les moeurs et les coutumes de l'Inde proprement dite ont été dépeintes dans le récit qu'on va lire.

Après avoir quitté l'ancienne contrée de Kao-tch'ang (le royaume des Oïgours), Hiouen-thsang a commencé son voyage en se transportant au pays le plus voisin, qui s'appelait Yen-ki (Kharachar).

## ROYAUME DE PO-HO

Le royaume de Po-ho (Balkh) a environ huit cents li de l'est à l'ouest et quatre cents li du sud au nord. Du côté du nord, il est voisin du fleuve Po-tsou (Vatch - Oxus). La circonférence de la capitale est d'environ vingt li. Tout le monde l'appelle la petite ville royale. Quoique cette ville soit bien fortifiée, elle renferme peu d'habitants. Les produits du sol sont extrêmement variés, et il serait difficile d'énumérer toutes les fleurs qui croissent dans l'eau et sur la terre.

Il y a une centaine de couvents où l'on compte environ trois mille religieux qui tous étudient la doctrine du petit Véhicule (Hīnayāna).

En dehors de la ville, au sud-est, il y a un couvent appelé Na-po-seng-kia-lan (Nava saṣghârāma), ou le Nouveau couvent, qui a été construit par le premier roi de ce royaume. Au nord des montagnes neigeuses, les maîtres qui composent des Cāstras, s'établissent uniquement dans ce couvent, et y continuent sans relâche leurs honorables travaux. La statue de Bouddha que ce couvent possède, a été construite avec des matières précieuses, et l'on a orné, d'objets rares et d'une grande valeur, la salle où elle est placée. C'est pourquoi la cupidité a souvent poussé les princes des différents royaumes à piller ce riche couvent.

Jadis il y avait dans ce couvent une statue du dieu Pi-cha-men (Vâiçravana), qui, par sa pénétration divine, lui offrait un sûr appui, et l'entourait d'une protection secrète. Dans ces derniers temps, Sse-che-hou khan, le fils de Che-hou, Khan des Turcs, arriva avec toute sa horde, et, marchant à la tête de ses soldats barbares, envahit subitement le couvent dans le dessein de s'emparer des choses précieuses dont il était enrichi.

Il avait fait camper son armée dans une plaine voisine. Pendant la nuit qui avait suivi son arrivée, il vit en songe le dieu Pi-cha-men (Vâiçravana) qui lui dit : " Quelle est donc ta puissance pour que tu aies l'audace de vouloir détruire le couvent ? " En disant ces mots, avec une longue lance, il lui traversa la poitrine et le dos.

Le Khan, s'étant réveillé en sursaut, se sentit pénétré d'une vive douleur. Il annonça aussitôt à la multitude de ses sujets le songe effrayant qu'il avait eu. Il se hâta d'appeler les religieux pour leur exprimer son profond repentir; mais avant le retour du messenger, il expira.

Dans l'intérieur du couvent, au milieu de la salle méridionale du Bouddha, on voit la cuvette dont se servait le Bouddha pour se laver. Elle peut contenir environ un teou. Elle présente différentes couleurs dont l'oeil est ébloui; mais il est difficile de nommer le métal et la pierre dont elle est faite. On voit, en outre, une dent du Bouddha, longue d'environ un pouce, et large de huit à dixième de pouce (sic). Sa couleur est d'un blanc-jaune, et sa matière brillante et pure. Il y a encore le balai du Bouddha, fait avec la plante Kiache (Kâça). Il est long d'environ deux pieds et a sept pouces de circonférence. Son manche est orné de diverses pierres précieuses. Dans chacun des six jours de jeûne, les religieux et les laïques se rassemblent, et offrent leurs hommages à ces trois objets sacrés. Souvent, ceux qui sont animés d'une foi sincère, les voient entourés d'une lueur brillante

Au nord du couvent, il y a un Stoûpa, haut d'environ deux cents pieds, qui est recouvert d'un enduit brillant comme le diamant et orné d'une multitude de pierres précieuses. Il renferme des Che-li (Carîras - reliques), et répand constamment un éclat divin.

Au sud-ouest du couvent, il y a un Vihâra. Depuis sa fondation, il s'est écoulé bien des années. C'est le rendez-vous des peuples lointains et des hommes d'un talent supérieur. Il serait difficile de citer complètement tous ceux qui y ont obtenu les quatre degrés de sainteté. C'est pourquoi, jadis, les Lo-han (Arhats) qui étaient sur le point d'entrer dans le Ni-pan (Nirvâna), faisaient éclater leur

puissance divine. La multitude, qui avait été témoin de ces prodiges, élevait des Stoûpas (en leur honneur). Ces monuments, qui se trouvent extrêmement rapprochés les uns des autres, sont maintenant au nombre de plusieurs centaines.

Il y a eu un millier d'hommes qui, bien qu'ayant obtenu le fruit de la sainteté, n'ont jamais pu opérer de miracles; c'est pourquoi on n'a point élevé de monument pour conserver leur souvenir.

Maintenant, il y a environ cent religieux qui montrent nuit et jour un zèle infatigable. Il est difficile de scruter le coeur des hommes vulgaires et des saints.

A environ cinquante li, au nord-ouest de la capitale, on arrive à la ville de Ti-weï.

A environ quarante li, au nord de cette ville, on rencontre la ville de Po-li. Chacune de ces villes possède un Stoûpa, haut d'environ trois tchang (trente pieds).

Jadis, lorsque le Bouddha commença à obtenir le fruit de Bôdhi (de l'Intelligence), il courut vers l'arbre Pou-ti (Bôdhidrouma); puis il se rendit dans la forêt des Cerfs (MrĪgadâva). Dans ce moment, deux maîtres de maison l'ayant reconnu à l'éclat de sa majesté, lui offrirent aussitôt, suivant la mesure de leurs provisions de voyage, de la farine de froment torréfié et du miel. L'Honorable du siècle leur expliqua le bonheur des hommes et des dévas, et ils furent les premiers de tous qui reçurent de sa bouche la connaissance des cinq défenses et des dix vertus. Quand ils eurent entendu l'enseignement de la loi, ils lui demandèrent quelque chose qu'ils pussent honorer, et, sur-le-champ, Jou-laï (le Tathâgata) leur donna une partie de ses cheveux et de ses ongles. Lorsque les deux maîtres de maison étaient sur le point de s'en retourner dans leur pays natal, ils lui demandèrent quelle méthode ils devaient suivre pour l'honorer et montrer leur respect. Jou-laï (le Tathâgata) ôta (en leur faveur) son Seng-kia-tchi (SaÔghâtî) formé de pièces en coton carrées; puis l'Yo-to-lo-seng (l'OuttarâsaÔga); et, enfin, le Seng-k'io-k'i (SaÔkakchikâ). Il leur donna ensuite son vase (Pâtra) avec le couvercle et son bâton de religieux (Hikkala). Chacun de ces objets sacrés devait être honoré par l'érection d'un Stoûpa.

Ces deux hommes ayant reçu les ordres du Bouddha s'en retournèrent séparément dans leur ville natale; et alors, conformément au modèle que le Saint leur avait prescrit, ils élevèrent avec respect des Stoûpas. Ce furent là les premiers de tous les monuments que l'on bâtit en l'honneur de la loi de Chi-kia (Câkya).

## ROYAUME DE KIE-TCHI

Le royaume de Kie-tchi (Gatchi) a environ cinq cents li de l'est à l'ouest, et trois cents li du sud au nord. La circonférence de la capitale est de quatre à cinq li. Le sol est stérile; les tertres et les collines se touchent; il y a peu de fleurs et de fruits, mais on récolte une grande quantité de légumes et de froment. Le climat est glacial; la dureté et la violence dominent dans les moeurs.

Il y a une dizaine de couvents où l'on compte environ trois cents religieux. Ils étudient tous les principes de l'école I-tsie-yeou-pou (l'école des Sarvâstivâdas), qui se rattache au petit Véhicule (Hînayâna).

Au sud-est, on entre dans les grandes montagnes neigeuses. Les montagnes sont hautes et les vallées profondes; les cavernes et les sommets des montagnes sont pleins de dangers, le vent et la neige se succèdent sans interruption; la glace subsiste au fort de l'été; des monceaux de neige comblent les vallées, et les sentiers sont presque impraticables. Les esprits, et les démons des montagnes envoient, dans leur colère, de terribles calamités. Des brigands forcenés marchent en troupe et font métier de tuer les voyageurs.

Après avoir fait environ six-cents li, il sortit des frontières du royaume de Fan-yen-na (Bamian).

## ROYAUME DE FAN-YEN-NA

Le royaume de Fan-yen-na (Bamian) a environ deux mille li de l'est à l'ouest, et trois cents li du sud au nord. Il est situé au milieu des montagnes neigeuses. Les habitants occupent de petites villes construites, suivant la position des lieux, tantôt sur le flanc des montagnes, tantôt au fond des vallées. La capitale s'appuie sur les bords de deux montagnes opposées et traverse une vallée. Elle est longue de six à sept li. Au nord, elle est adossée à des rochers hauts et escarpés. Ce pays produit du blé tardif, mais peu de fleurs et de fruits; il offre d'excellents pâturage et nourrit un grand nombre de moutons et de chevaux. Le climat est glacial; les moeurs sont dures et farouches. La plupart des habitants portent des vêtements de peau et de laine; c'est le genre d'habillement qui leur convient. Les caractères de l'écriture, les règlements administratifs et les monnaies qu'on emploie dans le commerce, sont les mêmes que dans le royaume de Tou-ho-lo (Toukharâ); la langue parlée est un peu différente; mais, sous le rapport des traits du visage, les deux peuples ont une grande ressemblance. Par la pureté de leur foi, les habitants de Fan-yen-na l'emportent de beaucoup sur ceux des royaumes voisins. Il n'en est aucun qui ne montre aux trois Précieux et à tous les esprits, un zèle sincère et une profonde vénération. Lorsque les marchands vont et viennent pour leur négoce, les esprits du ciel font apparaître des présages heureux; mais s'ils envoient des calamités soudaines, ils leur adressent des prières pour obtenir le bonheur. Il y a plusieurs dizaines de couvents où l'on compte quelques milliers de religieux de l'école Choue-tch'ou-chi-pou (l'école des Lôkôttaravâdinas), qui se rattache au petit Véhicule.

Sur le flanc d'une montagne située au nord-est de la ville royale, il y a une statue en pierre du Bouddha qu'on a représenté debout; elle est haute de cent quarante à cent cinquante pieds. Elle est d'une couleur d'or qui rayonne de toutes parts, et l'oeil est ébloui de ses précieux ornements.

A l'est de cet endroit, il y a un couvent qui a été construit par le premier roi de ce royaume.

E l'est du couvent, s'élève une statue en Teou-chi (laiton) de Chi-kia-fo (Câkyâ Bouddha) qu'on a représenté debout; elle est haute d'une centaine de pieds. Chaque partie du corps a été fondue à part, et, en les réunissant toutes ensemble, on en a formé la statue droite du Bouddha.

A douze ou treize li à l'est de la ville, on voit dans un couvent la statue couchée du Bouddha qui entre dans le Nirvâna; sa longueur est d'environ mille pieds (sic).

Chaque fois que le roi convoque la grande assemblée de la Délivrance (Môkcha mahâparichad), il sacrifie tout, depuis sa femme et ses enfants jusqu'aux richesses du royaume. Quand le trésor public est épuisé, il se donne lui-même en aumône. Alors les magistrats vont trouver les religieux et le rachètent. Ces soins pieux sont la principale occupation du roi.

Au sud-est du couvent de la statue couchée, il fit environ deux cents li, franchit de grandes montagnes neigeuses, et arriva, du côté de l'est, à une petite vallée humide où l'on voyait des bassins d'eau vive, clairs comme un miroir, et des arbres au feuillage verdoyant. Il y avait là un couvent où l'on conservait une dent du Bouddha, ainsi qu'une dent d'un Pratyêka Bouddha (en chinois To-Khio), qui vivait au commencement des Kalpas. Elles étaient longues d'environ cinq pouces, et larges de moins de quatre pouces (sic). Il y avait, en outre, une dent d'un roi à la roue d'or (Souvarnatcha-kravarttî râdjâ), longue de trois pouces et large de deux pouces (sic), et un vase de fer, pouvant contenir neuf ching, dont se servait le grand 'o-lo-han (Arhat) Chang-no-kia-po-so (Canakavâsa). Ces différents objets, légués par des saints et des sages, sont renfermés dans un écrin d'or. On possède encore, dans ce couvent, le vêtement appelé Seng-kia-tchi (Sa'ghâtî), composé de neuf pièces, que portait Chang-no-kia-po-so (Canakavâsa). Sa couleur est d'un rouge vif. Il a été fabriqué jadis avec des filaments de la plante Che-no-kia (Canaka). Chang-no-kia-po-so (Canakavâsa) était un disciple de 'O-nan (Ananda). Dans sa première existence, le jour où l'on quittait la retraite, il avait donné à la multitude de religieux des vêtements tissus avec les filaments de la plante Che-no-kia (Canaka). Grâce à l'influence de cette belle action, pendant cinq cents

existences successives, il porta constamment le même vêtement. Dans sa dernière existence, il sortit avec ce vêtement du sein de sa mère. A mesure que son corps croissait, son vêtement s'agrandissait dans la même proportion. Lorsque 'O-nan (Ananda) l'eut converti, et qu'il eut quitté sa famille, ce vêtement se changea en un habit de religieux. Après qu'il eut reçu le complément des règles de la discipline, ce vêtement se transforma encore et devint un Seng-kia-tchi (SaÒghâtî) composé de neuf pièces. Quand il fut sur le point d'entrer dans le Nirvâna, et de se plonger dans l'extase finale, il exprima avec énergie le voeu que ce Kia-cha durât jusqu'à l'extinction de la loi léguée par Chi-kia (Câkya) et qu'il ne pérît qu'avec elle. Maintenant, il est déjà un peu détérioré; c'est là un témoignage digne de foi.

En partant de ce royaume, dans la direction de l'est, il entra dans les gorges des montagnes neigeuses, franchit les montagnes noires, et arriva au royaume de Kia-pi-che (Kapiça)

## ROYAUME DE KIA-PI-CHE

Le royaume de Kia-pi-che (Kapiça) a environ quatre mille li de tour. Au nord, il est adossé aux montagnes neigeuses; des trois autres côtés, il est borné par les montagnes noires (les monts Hindoukouch). La circonférence de la capitale est d'environ dix li. Ce pays est favorable à la culture des grains et du froment; il possède un grand nombre d'arbres à fruit. On en tire d'excellents chevaux et du Curcuma; les marchandises rares des pays étrangers y abondent. Le climat est froid et venteux. Les habitants sont d'un naturel cruel et farouche; leur langage est bas et grossier, et, chez eux, le mariage n'est qu'un honteux mélange des sexes. Les caractères de l'écriture ressemblent, en grande partie, à ceux du royaume de Tou-ho-lo (Toukharâ); mais les coutumes, la langue parlée et les lois sont fort différentes. Les habitants portent des vêtements de laine; ils font aussi usage d'habits de laine garnis de fourrures. Dans le commerce, ils se servent de monnaies d'or et d'argent, et de petites pièces de cuivre, qui par leur dimension et leur forme, diffèrent de celles des autres royaumes. Le roi est de la race des T'sa-li (Kchattriyas); il se distingue par sa prudence et les ressources de son esprit. Il est d'un naturel brave et impétueux, et, par sa puissance redoutable, il fait trembler les pays voisins; il commande à une dizaine de royaumes. Il aime et protège le peuple; il respecte et honore les trois Précieux. Chaque année, il fait fabriquer, en argent, une statue du Bouddha, haute de dix-huit pieds, et, en même temps, il convoque la grande assemblée de la Délivrance (Môkcha mahâparichad), dans laquelle il distribue des secours aux indigents et fait des aumônes aux hommes veufs et aux veuves.

Il y a une centaine de couvents où l'on compte environ six mille religieux, qui tous étudient la doctrine du grand Véhicule (Mahâyâna). Les Stoupâs et les Seng-kia-lan (SaÒghârâmas) se distinguent par leur élévation, leur grandeur et leur éclat imposant. Il y a plusieurs dizaines de temples des dieux, et un millier d'hérétiques. Les uns vont nus (les Nirgranthas), les autres se frottent de cendres (les PâÒçoupatas), ou font des chapelets d'ossements de crânes, et en enveloppent leur tête (les Kapâladhârinas).

A trois ou quatre li à l'est de la capitale, au bas d'une montagne située au nord, il y a un couvent appelé Jin-kia-lan (NaransaÒghârâma), où l'on compte environ trois cents religieux, qui tous étudient la doctrine du petit Véhicule. Si l'on interroge les anciennes descriptions du pays, on y lit ce qui suit : " Jadis Kia-ni-se-kia (Kanichka), roi de Kien-t'o-lo (Gândhâra), faisait sentir sa force redoutable aux royaume voisins, et l'influence de ses lois se répandait dans les pays lointains. Il organisa son armée, et étendit ses domaines jusqu'à l'est des monts Tsong-ling. Les princes dépendants, qui habitaient à l'ouest du fleuve (Jaune), craignant la puissance de ses armes, lui envoyaient des otages. Après les avoir reçus, Kia-ni-se-kia Kanichka) les traitait de la manière la plus honorable, et ordonnait qu'à l'arrivée du froid on les transportât dans un pays chaud, pour



qu'ils y demeuraient pendant l'hiver. " Les princes des divers royaumes de l'Inde reviennent en été à Kia-pi-che (Kapiça); au printemps et en automne, ils restent dans le royaume de Kien-t'o-lo (Gândhâra). C'est pourquoi, dans chacun des lieux où les otages demeuraient pendant trois saisons, on a bâti un couvent. Celui dont nous parlons avait été construit pour leur résidence d'été. C'est pourquoi, sur tous les murs, on avait peint les portraits de ces otages, qui, par les traits de leur figure et par leurs vêtements, ressemblaient beaucoup à des hommes de l'orient (c'est à dire de la Chine). Dans la suite, lorsqu'ils avaient obtenu la faculté de s'en retourner dans leur patrie, ils conservaient dans leur coeur le souvenir de leur ancienne résidence, et, quoiqu'ils en fussent séparés par des montagnes et des rivières, ils ne cessaient point de l'honorer. C'est pourquoi, aujourd'hui, chaque fois qu'arrive l'époque où l'on entre dans des demeures fixes et où l'on en sort, la multitude des religieux célèbre avec pompe une grande assemblée de la loi, pour demander le bonheur et faire des actes méritoires en faveur des otages. Cette pieuse coutume s'est continuée jusqu'ici sans interruption.

Dans la salle du Bouddha, qui fait partie de ce couvent, au sud de la porte orientale, sous le pied droit de la grande statue du roi des Esprits, on avait creusé la terre pour y cacher des choses précieuses. Ce dépôt avait été fait par les princes envoyés en otage. C'est pourquoi on avait placé en cet endroit une inscription ainsi conçue : " Quand le couvent tombera en ruines, on prendra ces richesses pour le réparer. "

Dans ces derniers temps, il y eut un roi des frontières voisines qui était d'une cupidité effrénée et d'un caractère méchant et cruel. Quand il eut appris que ce couvent renfermait une grande quantité de richesses, il chassa les religieux et se mit à pratiquer des fouilles. Un perroquet, dont la figure surmontait le milieu du diadème du roi des Esprits, battit des ailes et poussa des cris effrayants. La terre en fut ébranlée, le roi et ses soldats furent repoussés et renversés sur le sol. S'étant relevé au bout de quelques temps, il confessa son crime et s'en retourna.

Sur un passage de montagne situé au nord du couvent, il y a plusieurs chambres creusées dans le roc; c'était là que les princes envoyés en otage se livraient à la méditation. On y a renfermé une grande variété d'objets précieux. On voit une inscription à côté de ces chambres que des Yo-tcha (Yakchas) gardent et protègent. Si quelqu'un tente de les ouvrir pour dérober les trésors qu'elles renferment, ces Yo-tcha (Yakchas) se métamorphosent, par leur puissance surnaturelle, et se montrent sous une forme extraordinaire. Tantôt ils ressemblent à des lions, tantôt à des serpents, à des animaux féroces ou à des reptiles venimeux, et sous ces corps étranges, ils font éclater leur colère et leur rage. De là vient que personne n'ose employer la violence pour les ouvrir.

A deux ou trois li, à l'ouest des chambres de pierre, au haut d'un grand passage de montagne, s'élève une statue du Pou-sa Kouan-tseu-t'saï (Avalôkitêçvara Bôdhisattva). Si une personne, animée d'une foi sincère, a le désir de le voir, le Bôdhistva sort du milieu de sa statue, montre son corps d'une beauté merveilleuse, et lui adresse des paroles bienveillantes.

A environ trente li, au sud-est de la capitale, on arrive au couvent de Ho-lo-hou-lo (Râhoula). A côté, il y a un Stoûpa haut d'une centaine de pieds. Quand il vient un jour de jeûne, il répand constamment une brillante lumière. Au haut de la coupole, on voit découler, entre les interstices des pierres, une huile parfumée de couleur noire, et, pendant le silence de la nuit, on entend les sons d'une musique harmonieuse. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les anciennes descriptions de ce pays : " Ce Stoûpa a été bâti jadis par un ministre de ce royaume nommé Ho-lo-hou-lo (Râhoula). Après qu'il eut achevé cette entreprise, il vit en songe un homme qui lui dit : " Le Soûpa que vous venez d'élever ne renferme pas encore de Che-li ( Carîras - reliques). Demain matin quelqu'un viendra en offrir au roi. Il faut que vous les demandiez à Sa Majesté. "

" Le matin, il se rendit à la cour et présenta sa demande au roi: " Votre sujet, dit-il, sans calculez son peu de mérite, ose vous adresser une prière. "

" Le roi lui dit : " Que désirez-vous ? " - " Aujourd'hui, répondit-il, quelqu'un viendra vous faire une offrande; je désire que vous daigniez abaisser vos bontés sur moi et m'en gratifier. "

" Le roi lui dit : " J'y consens. "

" H-lo-hou-lo (Râhoula) se plaça à la porte du palais en attendant la personne qui allait arriver.

“ Tout à coup, il vit venir un homme qui tenait dans ses mains un vase renfermant les reliques. Le ministre l’interrogea et lui dit : “ Que voulez-vous offrir au roi ? ”

- “ Des reliques du Bouddha, ” répondit-il.

“ Le ministre lui dit : “ Je vais vous les garder, mais auparavant il faut que j’aie averti le roi. ”

“ Ho-lo-hou-lo (Râhoula) qui craignait que le roi, attachant un grand prix à ces reliques, ne se repentît de la promesse qu’il lui avait faite, courut promptement au couvent, et monta au haut du Stoupa.

“ Par l’effet de sa foi sincère, la coupole s’ouvrit d’elle-même, et il y déposa les reliques; puis il voulut s’enfuir rapidement. Au moment où il agrafait le collet de son vêtement, le roi envoya des hommes à sa poursuite, mais la pierre de la coupole s’était déjà refermée sur les reliques. ” Voilà pourquoi, par les interstices des pierres, il s’écoule une huile parfumée de couleur noire.

A environ quarante li de la ville, on arrive à la ville de Si-p’ie-to-fa-la-sse (Sphâtavaras ?). Toutes les fois qu’il survient un tremblement de terre et que les flancs des montagnes s’écroulent, le pays qui se trouve tout autour des limites de cette ville, n’éprouve pas la plus légère commotion.

A environ trente li, au midi de la ville de Si-p’ie-to-fa-la-sse (Sphâtavaras ?), on arrive au mont ‘O-lou-nao (Arouna). Là, on voit des sommets escarpés d’une élévation surprenante, ainsi que des cavernes et des vallées d’une sombre profondeur. Chaque année, le pic de cette montagne croît en hauteur de quelques centaines de pieds; puis, lorsqu’il est arrivé au niveau et en face du mont Sou-na-hi-lo du royaume de Tsao-kiu-t’o (Tsâu-kouïta), il s’écroule subitement. Voici ce que racontent à ce sujet les habitants du pays : “ Dans l’origine, un Esprit du ciel, nommé Soûna, arriva d’un pays éloigné, et voulut s’arrêter sur cette montagne. L’Esprit de la montagne fut rempli d’effroi, et il ébranla les vallées. L’Esprit du ciel lui dit : “ Vous n’avez pas envie de me donner asile, et c’est pour cela que vous ébranlez la terre. Si vous daignez me traiter comme un hôte, je vous comblerai de richesses. Aujourd’hui, je m’en vais sur le mont Sou-na-hi-lo dans le royaume de Tsao-kiu-t’o (Tsâu-koutâ); je viendrai ici chaque année. A l’époque où je recevrai les sacrifices et les offrandes du roi et de ses ministres, il faut que vous vous placiez en face de moi. ” Voilà pourquoi le mont ‘O-lou-nao (Arouna) croît en hauteur; après quoi son pic s’écroule subitement.

A environ deux cents li au nord-ouest de la capitale, on arrive à une grande montagne neigeuse sur le sommet de laquelle il y a un lac. Si l’on demande de la pluie ou du beau temps, on obtient immédiatement l’objet de ses vœux. Voici ce qu’on lit, à ce sujet, dans les anciennes descriptions de ce pays : “ Jadis, dans le royaume de Kien-t’o-lo (Gândhâra), il y avait un Lo-han (un Arhat) qui recevait constamment les hommages du roi-dragon du lac. Chaque fois qu’arrivait le repas de midi, il se couchait dans un lit en cordes; puis, par la vertu de sa puissance divine, il s’élançait dans les airs et allait trouver (le dragon). Le novice qui le servait se cachait sous le lit et se faisait enlever sans être vu. Un jour que le moment était venu, le Lo-han partit et arriva en un instant. Il se rendit au palais du dragon, qui aperçut alors le Cha-mi (Cramanêra - novice). Le roi-dragon, les ayant invités à manger, offrit au Lo-han (à l’Arhat) du riz mêlé d’ambrosie et au novice des aliments usités parmi les hommes. Quand le Lo-han (l’Arhat) eut fini de manger le riz, il expliqua, en faveur du roi-dragon, les vérités les plus essentielles de la loi. Le novice lava, suivant son habitude, le vase de son maître. Comme il était resté quelques grains de riz, émerveillé de leur saveur parfumée, il forma un vœu coupable. Irrité à la fois contre son précepteur et contre le dragon, (il dit en lui-même) : “ Je désire voir éclater aujourd’hui toute la puissance de ma vertu, trancher la vie de ce dragon, et moi-même devenir roi. ”

“ Au moment où le Cha-mi (le novice) prononçait ce vœu, le dragon éprouva de vives douleurs de tête.

“ Quand l’Arhat eut expliqué la loi et instruit le roi-dragon, celui-ci avoua ses fautes et s’accusa lui-même; mais le novice, l’âme remplie de colère, resta sourd aux instructions de son maître et ne donna aucune marque de repentir. Quand il fut retourné dans le couvent, par suite du vœu qu’il avait prononcé et par l’effet puissant de sa vertu, il mourut dans la même nuit, et devint un grand roi-dragon. Il fit éclater alors sa colère redoutable. Aussitôt il entra dans le lac, tua le roi-dragon et s’installa dans son palais. Il commanda, dès lors, à tous ses sujets et s’empara de toute sa puissance.

En raison du vœu qu'il avait formé dans son existence précédente, il déchaîna les vents et la pluie, brisa et arracha les arbres et voulut détruire le couvent.

“ En ce moment, le roi Kia-ni-se-kia (Kanichka) fut étonné de ces ravages et en demanda la cause.

“ Le Lo-han (l'Arhat) l'ayant complètement expliquée au roi, celui-ci, en considération du dragon, construisit un couvent au pied des montagnes neigeuses, et éleva un Stoûpa haut d'environ cent pieds. Le dragon, toujours rempli de son ancienne rancune, déchaîna aussitôt les vents et la pluie. Le roi s'appliquait constamment à secourir les hommes; mais le dragon n'écoutait que sa colère et s'abandonnait à toute sa fureur. Le couvent et le Stoûpa furent six fois détruits et sept fois rebâti. Le roi Kia-ni-se-kia (Kanichka), confus de l'insuccès de son entreprise, résolut, à la fin, de combler l'étang du dragon et de détruire son palais. Sur-le-champ, il leva des troupes et se rendit, avec son armée, au pied des montagnes neigeuses. Dans ce moment, le roi-dragon fut frappé de terreur. Il prit la forme d'un vieux Brâhmane, se prosterna devant l'éléphant du roi et adressa à Kanichka des représentations. “ Grand roi, dit-il, vous avez planté la racine du bien, et vous avez semé une multitude d'actions vertueuses. Vous avez obtenu ainsi de devenir le roi des hommes, et il n'y a personne qui n'obéisse à vos lois. Pourquoi luttez-vous aujourd'hui contre un dragon ? Le dragon est un animal d'une espèce vile et hideuse; cependant, il possède une grande puissance qui le rend invincible. Il monte sur les nuages, il commande aux vents, il marche dans les airs et glisse sur les eaux; nulle force humaine ne pourrait le dompter. Comment se trouve-t-il en butte à la colère du roi ? Aujourd'hui, Votre Majesté a rassemblé toutes les troupes du royaume pour lutter contre un dragon. Si vous remportez la victoire, vous n'aurez point montré cette puissance imposante qui soumet les peuples éloignés; mais si Votre Majesté est vaincue, elle aura la honte de n'avoir pu résister à l'ennemi. Dans l'intérêt du roi, je lui conseille de remmener ses troupes. ” Le roi Kia-ni-se-kia n'ayant point suivi cet avis, le dragon retourna aussitôt dans son lac. A sa voix, qui grondait comme le tonnerre, un vent furieux déracina les arbres, le sable et les pierres tombèrent comme la pluie, de sombres nuages obscurcirent les airs, et les soldats et les chevaux furent remplis de terreur. Alors le roi alla se prosterner devant les trois Précieux et leur demanda aide et protection. “ Dans mon existence précédente, dit-il, j'ai accumulé de bonnes oeuvres, et, par là, j'ai obtenu de devenir le roi des hommes. Par la force de mes armes, j'ai fait trembler de puissants ennemis, et j'ai soumis à mes lois toute l'île de Tchen-pou (Djamboudvîpa). Si maintenant j'étais vaincu par un dragon, qui n'est qu'un vil animal, cette défaite prouverait la médiocrité de mes mérites. Je désire qu'on voit éclater aujourd'hui toute la puissance de ma vertu. ”

“ A ces mots, du milieu de ses deux épaules, il s'éleva une grande flamme, avec des tourbillons de fumée. Le dragon s'enfuit et les vents firent silence. Les vapeurs se retirèrent et les nuages s'évanouirent. Le roi ordonna à chaque homme de son armée d'apporter une pierre pour combler l'étang du dragon.

“ Le roi-dragon se transforma de nouveau en Brâhmane, et vint une seconde fois prier le roi : “ Je suis, dit-il, le roi-dragon de cet étang. Effrayé de votre puissance redoutable, je viens me soumettre à vous. Daignez, ô roi, ouvrir votre cœur à la pitié, et me pardonner mes fautes passées. Le roi aime à nourrir et à protéger les créatures; pourquoi suis-je le seul à qui il fasse du mal ? Si le roi m'ôte la vie, moi et le roi nous tomberons tous deux dans un des voies malheureuse. Le roi sera rendu coupable d'un meurtre, et moi j'en conserverai un long ressentiment. Les actions humaines trouvent infailliblement leur salaire; le bien et le mal éclatent enfin au grand jour. ”

“ Alors le roi fit un pacte avec le dragon : “ Si désormais, lui dit-il, vous vous rendez encore coupable, je ne vous pardonnerai jamais. ”

“ Le dragon repartit : “ C'est à cause de mes péchés passés que j'ai reçu ce corps d'animal. Les dragons sont naturellement portés à la violence et à la méchanceté; ils ne peuvent pas (toujours) se contenir. Si, par hasard, je viens à m'abandonner à la colère, il faudra que vous oubliiez votre décision. Maintenant, Votre Majesté peut rétablir le couvent; je n'oserai plus le détruire. Envoyez chaque jour un homme pour observer de loin le sommet de la montagne; s'il voit s'élever de sombres nuages, qu'il frappe vivement le Kien-chi (le Ghânta). Aussitôt que j'en aurai entendu les sons, je ne manquerai pas de réprimer mes mauvais desseins. ”

“ Là-dessus, le roi reconstruisit le couvent et rebâtit le Stoûpa. On observa les nuages et les vapeurs; cet usage s’est conservé jusqu’à ce jour. ” Voici ce qu’on lit, à ce sujet, dans les anciennes descriptions de ce pays : “ Dans le centre de Stoûpa, il peut y avoir un ching de reliques provenant des os et de la chair de Jou-laï (du Tathâgata); elle opèrent une multitude de prodiges qu’il serait difficile de raconter en détail. Un jour, du milieu du Stoûpa, il s’éleva tout à coup une fumée épaisse, et peu d’instant après, on en vit sortir un flamme violente. Les témoins de ce spectacle crurent que le Stoûpa était déjà consumé. Mais, après qu’ils eurent regardé pendant longtemps, la flamme s’éteignit et la fumée se dissipa. Ils virent alors les reliques qui, semblables à des perles blanches et à des diamants, faisaient le tour de la flèche, montaient jusqu’aux nuages par un mouvement circulaire, et redescendaient en décrivant une spirale. ”

## DEUXIEME LIVRE

### NOTICE SUR L’INDE

#### I - Nom de l’Inde

Le nom de Tien-tchou (de l’Inde) a reçu des formes diverses et confuses; je vais les faire connaître. Anciennement, on disait Chin-tou; quelques auteurs l’appellent Hien-teou. Maintenant, pour se conformer à la vraie prononciation, il faut dire In-tou. Les habitants de l’Inde ont donné à leur royaume des noms qui changent suivant les pays; chaque contrée a des usages différents. Pour citer le nom le plus général, et qu’ils regardent comme le plus beau, nous l’appellerons avec eux In-tou (Indou), mot qui, en chinois, signifie lune. La lune a beaucoup de nom; celui-ci en est un. Ils disent que toutes les créatures animées parcourent, sans interruption, le cercle de la vie et de la mort. Dans l’obscurité d’une longue nuit, veuve de l’astre qui l’éclaire, ils se trouvent comme lorsque le soleil a caché son disque radieux. Alors les flambeaux continuent le jour; mais, quoique leur clarté égale celle des étoiles, pourrait-on la comparer à la splendeur de la lune.

Si, partout de cette considération, ils ont comparé (l’Inde) à la lune, c’est surtout parce que, dans cette contrée, les saints et les sages qui se sont succédé les uns aux autres, ont guidé le siècle et dirigé les êtres, comme la lune lorsqu’elle répand son éclat sur le monde; c’est par suite de cette idée qu’ils l’ont appelée In-tou (Indou).

Les familles de l’Inde sont divisées en plusieurs classes (castes); celle des Brâhmanes est considérée comme la plus pure et la plus noble. D’après leur nom distingué, sans tenir compte de la distinction des limites de l’Inde, on donne à cette contrée le nom général de royaume des Po-lo-men (des Brâhmanes).

#### II - Etendue et position de l’Inde; nature du climat et du sol.

La circonférence des cinq Indes, est d’environ quatre-vingt-dix mille li; de trois côtés, elle est bornée par une grande mer; au nord, elle est adossée à des montagnes neigeuses. Elle est large au nord, et resserrée au midi; sa figure est celle d’une demi-lune. Elle est divisée en soixante et dix royaumes. En tout temps, il y règne une chaleur excessive. La terre est humectée par une multitude de sources. Au nord, les montagnes et les tertres forment des chaînes continues; les collines et les monticules sont imprégnés de sel. A l’est, les vallées et les plaines abondamment arrosées; les terres propres à la

culture sont grasses et fertiles. Dans le sud, les plantes et les arbres végètent avec vigueur; dans l'ouest, le sol est pierreux et stérile. Tel est l'aperçu sommaire qu'on peut donner de l'Inde.

III - Nom des mesures; valeur du Yu-chen-na (Yôdjana);  
division du Yôdjana jusqu'à l'atome.

Depuis les saints rois de l'antiquité, un Yu-chen-na (Yôdjana) représente la marche d'une armée pendant un jour. Suivant les anciennes traditions, un Yu-chen-na (Yôdjana) répond à quarante li; d'après les usages des royaumes de l'Inde, c'est trente li; enfin, le Yôdjana que mentionnent les livres sacrés ne contient que seize li.

Pour arriver à la dernière limite des petites quantités, on divise un Yu-chen-na (Yôdjana) en huit Keou-lou-che ( Krôças). Un Keou-lou-che est la distance jusqu'où l'on peut entendre le cri d'un boeuf. Le Keou-lou-che (Krôça) se divise en cinq cents arcs: un arc (Dhanou), en quatre coudées (Hastas); la coudée en vingt-quatre (jointure de) doigt; la jointure de doigt (AÛgouliparvva), en sept grains de blé tardif ? (Yava). De là, on arrive au pou (Yoûka); à la lente (Likchâ); à la poussière fine venant par un petit trou (Vâtâyanaradja); au poil de vache (Gôlôma); au poil de mouton (Avilôma); au poil de lièvre (Caçôrna); à l'eau de cuivre (Tâm râpa ?). Après sept divisions successives, on arrive à la poussière fine (Anou); la poussière fine ayant été divisée sept fois, devient une poussière excessivement fine (Paramânou, c'est à dire l'atome le plus subtil). La poussière excessivement fine (Paramânou) ne peut plus se diviser. Si on voulait la diviser encore, on arriverait au vide. Voilà pourquoi on l'appelle excessivement fine.

V - Villes et villages; édifices publics; couvents; maisons du peuple.

Dans les villes et les villages, les maisons s'élèvent dans la direction de l'est à l'ouest; les rues et les ruelles sont tortueuses; on voit des marchés clos au milieu de la voie publique, et là, sur deux lignes, les boutiques des marchands avec leurs enseignes. Les bouchers, les pêcheurs, les comédiens, les bourreaux et ceux qui enlèvent les ordures, sont relégués en dehors des villes, et leurs habitations sont notoirement désignées. Quand ils vont et viennent dans les villages, ils se retirent sur le côté gauche du chemin.

Comme le terrain est bas et humide, la plupart des villes sont bâties en briques. Quant aux murs, ils sont quelques fois formés d'un assemblage de pieux ou de bambous. Les édifices publics, avec leurs tours et leurs belvédères; les maisons en bois avec leurs plates-formes, sont enduits de chaux et couverts en tuiles. Les différents bâtiments ont la même forme qu'en Chine. On les couvre tantôt avec des joncs, tantôt avec des herbes sèches; quelquefois avec des tuiles ou des planches. Les murs ont une couche de chaux pour tout ornement, et l'on enduit le sol avec de la bouse de vache pour le rendre pur; puis on y répand des fleurs de la saison. Voilà en quoi leurs maisons diffèrent des nôtres.

Les Seng-kia-lan (SaÛghârâmas - couvents) sont construits avec un art extraordinaire. Au quatre angles, s'élèvent des pavillons à deux ou trois étages. Les solives et les poutres sont ornées de sculptures élégantes; les portes, les fenêtres et les parois des murs sont couvertes de peintures de différentes couleurs. Les habitations des hommes du peuple sont élégantes au dedans et simples au dehors. La chambre à coucher et la salle du milieu varient en hauteur et en largeur; mais la forme et la construction des tours et des pavillons à plusieurs étages n'ont rien de déterminé. Les portes s'ouvrent à l'orient; c'est aussi de ce côté qu'est tourné le trône du roi.

VI - Sièges et lits; trône; vêtements; coiffure; ornements de toilette.

Pour s'asseoir et se reposer, tout le monde se sert de lits de corde. Les membres de la famille royale et les ministres, les nobles et les hommes du peuple, les ornent de différentes manières, mais la forme est la même. Le trône du roi est remarquable par son élévation et sa largeur, et tout parsemé de perles. On l'appelle le Siège du lion (SiŌhâsana). Il est couvert d'une pièce de coton extrêmement fin; il a pour marchepied un riche escabeau. Tous les magistrats, suivant leur goût, parent leur lit de ciselures de différents genres, d'ornements somptueux et de pierres précieuses.

Les vêtements ne sont ni taillés, ni façonnés. Les Indiens estiment beaucoup les étoffes d'un blanc pur, et dédaignent celles qui sont bigarrées. Les hommes enveloppent leur ceinture et leurs aisselles, posent leur bonnet en travers et rejettent à leur droite les pans de leur vêtement.

Les femmes ont une robe longue qui retombe jusqu'à terre. Leurs épaules sont complètement couvertes; elles relèvent une partie de leurs cheveux sur le sommet de la tête en forme de crête, et laissent flotter tous les autres.

Il y a les hommes qui coupent leurs moustaches, et qui se distinguent par une mode bizarre : ils ornent leur tête de guirlandes de fleurs et leur cou de riches colliers.

Ils portent diverses sortes de vêtements, savoir : 1° des vêtements de Kiao-che-ye (Kâuçêya), de coton, de toile, etc. (Kiao-che-ye - Kâuçêya, désigne la soie des vers à soie sauvages); 2° des vêtements de Ts'ou-mo (Kchâuma), qui est une sorte de chanvre; 3° des vêtements de Kien-po-lo (Kambala), tissus avec de la fine laine de mouton; 4° des vêtements de Ho-la-li. Ces derniers sont fabriqués avec les poils d'un animal sauvage, qui sont assez fins et souples pour être filés. C'est pourquoi on en fait grand cas et on les emploie pour faire des habits.

Dans l'Inde du nord, où le climat est froid, on porte des vêtements courts et étroits, qui ressemblent beaucoup à ceux des peuples barbares.

Les habits des hérétiques sont fort variés et diffèrent chacun par la façon. Quelques-uns portent une plume de queue de paon, d'autres se parent avec des chapelets d'os de crânes (les Kapâladhârinâs); ceux-ci n'ont point de vêtements et restent entièrement nus (les Nirgranthas), ceux-là se couvrent le corps avec des plaques d'herbes tressées. Il y en a qui arrachent leurs cheveux et coupent leurs moustaches, ou bien qui conservent des favoris touffus et nouent leurs cheveux sur le sommet de la tête. Le costume n'a rien de déterminé, et la couleur rouge et blanche ne sont pas invariables.

Les Cha-men (Cramanas) n'ont que trois sortes de vêtements, savoir : le Seng-kia-tchi (SaŌghâtî), le Seng-kio-ki (SaŌkakchikâ), et le Ni-po-sie-na (Nivâsana). La coupe et la façon de ces trois vêtements varient suivant les écoles. Les uns ont une bordure large ou étroite, les autres ont des pans petits ou grands.

Le Seng-kio-ki (SaŌkakchikâ) couvre l'épaule gauche et cache les deux aisselles. Il s'ouvre à gauche et se ferme à droite. Sa coupe allongée dépasse la ceinture.

Le Ni-po-sie-na (Nivâsana) n'ayant ni ceinture, ni glands, quand on veut le mettre, on le plisse et on le maintient tout autour avec un cordon. Quant aux plis, chaque école les dispose d'une manière particulière. La couleur de ces vêtements varie du jaune au rouge.

Les T'sa-ti-li (Kchattriyas) et les Po-lo-men (Les Brâhmanes), qui ont des habitudes simples et modestes, recherchent, en ce genre, la propreté et l'économie. Le roi et ses ministres diffèrent grandement par leurs vêtements et leur parure. Ils ornent leur tête de guirlande de fleurs et de bonnets chargés de pierres précieuses, et portent des bracelets et des colliers. Il y a de riches marchands qui n'ont que des bracelets pour tout ornement. En général, les Indiens marchent nus, et font rarement usage de chaussures. Ils teignent leurs cheveux et percent leurs oreilles. Ils ont un long nez et de grands yeux. Tel est l'air et leur extérieur.

VIII - Propreté excessive des Indiens, ablutions avant et après le repas; bains et parfums, etc.

Ils observent rigoureusement les règles de la propreté et sur ce point, il serait impossible de les faire changer. Avant de manger, ils ne manquent jamais de se laver les mains; ils ne touchent pas une seconde fois aux restes des mets.

Les vases de table ne passent point d'une personne à une autre. Dès qu'un ustensile de terre ou de bois a servi une fois, il faut absolument le jeter. Les vases d'or, d'argent, de cuivre ou de fer doivent, après chaque repas, être frottés et polis. Quand les Indiens ont achevé de manger, ils se nettoient les dents avec une petite branche d'osier, et se lavent les mains et la bouche.

Avant d'avoir fini, ils ne se touchent point les uns les autres. Chaque fois qu'ils ont uriné, ils ont soin de faire des ablutions et de se frotter avec des parfums qu'on appelle Chen-tan-lo (Tchandana - Sandal) et Yo-kin (KouÒkouma) - Curcuma).

Quand le roi se dispose à sortir, des musiciens battent le tambour et chantent aux sons de la guitare. Avant d'offrir un sacrifice, ou d'adresser des prières (aux dieux), ils se lavent et se baignent.

IX - Caractères de l'écriture; langage; livres; enseignements; les cinq sciences; les Vêdas; durée des études

Les caractères de l'écriture ont été inventés par le dieu Fan (Brâhmâ), et, depuis l'origine, leur forme s'est transmise de siècle en siècle. Elle se compose de quarante-sept signes, qui s'assemblent et se combinent suivant l'objet ou la chose qu'on veut exprimer. Elle s'est répandue et s'est divisée en diverses branches. Sa source, s'étant élargie par degrés, elle s'est accommodée aux usages des pays et aux besoins des hommes, et n'a éprouvé que de légères modifications. En général, elle ne s'est pas sensiblement écartée de son origine. C'est surtout dans l'Inde centrale qu'elle est nette et correcte. Dans cette contrée, la langue est noble et harmonieuse, et elle résonne comme celle des dieux. La prononciation est claire et pure, et tout le monde la prend pour modèle. Les peuples des frontières et des royaumes étrangers ont contracté des défauts qui ont passé dans l'enseignement. Obéissant à leurs passions et à des habitudes vicieuses, ils n'ont pu conserver la pureté des mœurs.

Des fonctionnaires spéciaux sont chargés de consigner, par écrit, les paroles mémorables, d'autres ont mission d'écrire le récit des événements.

Le recueil d'annales et d'édits royaux s'appelle Ni-lo-pi-tch'a (Nîlapita). On y mentionne le bien et le mal, les calamités et les présages heureux. Pour ouvrir l'esprit des jeunes gens et les initier à l'étude, on leur fait d'abord suivre un livre en douze sections.

Lorsqu'ils ont atteint l'âge de sept ans, on leur donne successivement les grands Traités des cinq sciences. Le premier s'appelle Ching-ming (la Science des sons - Cabdavidyâ); on y expose le sens des mots et on en explique les divers dérivés.

Le second s'appelle Kiao-ming (la Science des arts et des métiers - Cilpasthânavidyâ). Il traite des arts, de la mécanique, des deux principes In et Yang et du calendrier.

Le troisième s'appelle I-fang-ming (la Science de la médecine - Tchikitsâvidyâ). Il traite des formules magiques et des sciences occultes, de la pierre médicale (sorte de lancette), de l'aiguille (de l'acupuncture) et de l'armoise.

Le quatrième s'appelle In-ming (la Science des causes - Hêtouvidyâ). Dans cet ouvrage, on examine et on définit la vérité et l'erreur, et on recherche avec soin la nature du vrai et du faux.

Le cinquième s'appelle Neï-ming (la Science des choses intérieures - Adhyâtnavidyâ). Dans ce traité, on pénètre et on approfondit le caractère des cinq Véhicules et les principes subtils des causes et des effets.

Les Brâhmanes étudient les quatre Feï-to (Vêdas). Le premier s'appelle Cheou (longévitè - Ayour Vêdas). Il traite des moyens de conserver la vie et de corriger le naturel de l'homme. Le second s'appelle Sse (sacrifices - Yadjour Vêda). Il traite des divers sacrifices et des prières. Le troisième s'appelle P'ing (pacification - Sâma Vêda). Il traite des rites et des cérémonies, de la divinations, de l'art et de la guerre et des différents corps d'armée. Le quatrième s'appelle Chou (sciences occultes - Atharva Vêda). Cet ouvrage traite des talents extraordinaires, tels que l'art des formules magiques et

la science de la médecine. Les maîtres doivent avoir largement étudié ce que ces livres renferment de plus subtil et de plus caché, et en avoir pénétré complètement les principes mystérieux. Ils en enseignent le sens général et guident leurs disciples dans l'intelligence des expressions obscures. Ils les stimulent et les attirent avec habileté. Ils éclairent les ignorants, et donnent de l'énergie aux esprits médiocres. Mais, s'ils rencontrent des élèves qui, doués de capacité et d'intelligence, songent à fuir pour se soustraire à leurs devoirs, ils les attachent et les tiennent enfermés. Quand les étudiants ont terminé leur éducation et qu'ils ont atteint l'âge de trente ans, leur caractère est formé et leur savoir est mûr. Lorsqu'ils ont obtenu un emploi et un traitement, ils commencent par remercier leur maître de ses bienfaits. Il y en a qui, versés dans les choses anciennes et les aimant avec passion, se retirent à l'écart et conservent la pureté de leur caractère. Ils vivent en dehors du monde, et s'élançant par un libre essor, au-delà des choses du siècle. Ils sont insensibles à la gloire comme à la disgrâce. Quand leur nom a retenti au loin, les princes leur montrent une haute estime, mais aucun d'eux ne peut les contraindre à venir jusqu'à lui. Le roi honore leur rare pénétration, et le peuple apprécie leur haute intelligence. On les comble de louanges pompeuses et de brillant honneurs. Voilà pourquoi ils peuvent s'affermir dans leur résolution et étudier avec ardeur; ils se livrent aux lettres sans songer à la fatigue. Ils se dévouent à l'humanité et cherchent à s'instruire sans s'inquiéter d'un voyage de mille li. Quoiqu'ils soient, chez eux, riches et opulents, ils conservent les goûts d'un voyageur, et errent en mendiant pour se procurer leur subsistance. D'autres, quoique attachant du prix aux connaissances littéraires, ne rougissent point de consumer leur fortune. Ils voyagent pour leur plaisir et négligent leurs devoirs; ils se livrent à de folles dépenses pour leur nourriture et leurs vêtements. Comme ils ne savent point distinguer par la vertu, ni par le zèle pour l'étude, la honte et le déshonneur viennent à la fois fondre sur eux, et le bruit de leur ignominie se répand au loin.

Chacun selon la classe à laquelle il appartient, peut pénétrer les principes et la doctrine de Jou-laï (du Tathâgata). Mais comme les hommes s'éloignent chaque jour de l'époque du Saint (du Bouddha), la droite loi arrive à leur esprit pure ou altérée, suivant la mesure plus ou moins grande de leur intelligence.

X- Antagonisme des dix-huit écoles schismatiques; partisans du grand et du petit Véhicule; livres du Bouddha, formant douze collections; honneurs divers rendus à ceux qui les possèdent plus ou moins; outrages publics que subissent ceux qui ont été vaincus dans une conférence; peines disciplinaires des religieux.

Les écoles philosophiques sont constamment en lutte, et le bruit de leurs discussions passionnées s'élève comme les flots de la mer. Les hérétiques des diverses sectes s'attachent à des maîtres particuliers, et, par des voies différentes, marchent tous au même but.

Il y a dix-huit écoles qui, chacune, s'arrogent la supériorité. Les partisans du grand et du petit Véhicule forment deux classes à part. Les uns méditent en silence et, soit en marchant, soit en repos, tiennent leur esprit immobile et font abstraction du monde; les autres diffèrent tout à fait de ceux-ci par leurs disputes orageuses. Suivant le lieu qu'ils habitent, on leur a fait un code de règlements et de défenses d'une nature spéciale.

Les règles de la discipline (Vinaya), les Traités philosophiques (Câstras), les textes sacrés (Soûtras), les prédictions (Vyâkaranas), etc., sont tous également des livres du Bouddha. Celui qui peut expliquer en entier une des (douze) collections est dispensé des devoirs de religieux, et dirige les affaires du couvent. Celui qui peut en expliquer deux, reçoit le traitement d'un supérieur; pour trois, il a des domestiques qui lui obéissent avec respect; pour quatre, on lui donne des hommes purs (des Brâhmanes) chargés pour le servir; pour cinq, il voyage sur un char traîné par un éléphant; pour six, il a une escorte nombreuse. Lorsque sa vertu a pris un caractère élevé, et qu'il a reçu des honneurs extraordinaires, de temps en temps il réunit les religieux et établit des conférences. Il juge de leurs



talents supérieurs ou de leurs médiocrité; il distingue et signale leurs vertus ou leurs vices. Il élève les hommes doués d'intelligence et rabaisse ceux qui en sont dépourvus. Si un religieux sait traiter un sujet abstrait et développer les principes subtils, s'il se distingue par une élocution noble, riche et élégante, et montre, dans les discussions profondes, un esprit vif et pénétrant, on le fait monter sur un éléphant couvert d'ornements précieux, et une foule immense forme son cortège. A son arrivée, il passe sous des portes triomphales.

Si, au contraire, un religieux laisse briser la pointe de ses paroles, si ses arguments sont pauvres et son élocution verbeuse, ou bien s'il outrage la logique tout en parlant avec facilité, on lui barbouille la figure avec du rouge et du blanc, on couvre tout son corps de terre et de poussière, puis on le chasse dans une plaine déserte, ou on le jette dans un canal. Ainsi, on signale les bons et les méchants, et l'on met en évidence les gens d'esprit et les sots.

Si un homme sait se plaire dans la pratique du bien, si, dans sa maison, il s'applique à ses devoirs et étudie avec ardeur, on le laisse, à son gré, quitter la famille (embrasser la vie religieuse) ou rentrer dans le monde. S'il a commis une faute ou enfreint la discipline, on le punit au milieu des religieux. Si la faute est légère, on le réprimande en présence de l'assemblée, ou bien on recommande aux membres de la compagnie de ne point lui parler. Si la faute est grave, les membres de l'assemblée ne demeurent plus avec lui. Dès que cette peine a été prononcée, on le chasse et on l'exclut pour toujours. Une fois sorti, il va chercher un asile quelque part, ou bien, ne sachant où s'abriter, il erre sur les routes, et endure les plus grandes fatigues; quelques-uns reprennent leur ancienne profession.

## XI - Castes de l'Inde; mariage.

Les différentes familles se divisent en quatre classes ou castes. La première est celle des Po-lo-men (Brâhmanes). Ce sont des hommes d'une vie sans tache. Ils observent la vertu et pratiquent la droiture. La pureté la plus sévère est la base de leur conduite. La seconde est celle des T'sa-ti-li (Kchattriyas); c'est la race royale. Depuis des siècles, ils se succèdent sur le trône et s'appliquent à exercer l'humanité et la miséricorde. La troisième est celle des Feï-che (Vâçyas); ce sont les marchands. Ils se livrent au négoce, et l'amour du lucre les pousse de tous côtés. La quatrième est celle des Siu-to-lo (Coûdras); ce sont les laboureurs. Ils emploient leurs forces à la culture des terres, et travaillent avec ardeur pour faire les semailles et la récolte. Dans ces quatre familles, la pureté ou l'impureté de la caste assigne à chacun une place séparée. Quand les hommes ou les femmes se marient, ils prennent un rang élevé ou restent dans une condition obscure, suivant la différence de leur origine. Les parents du mari ou de la femme ne peuvent se mêler ensemble par des mariages. Dès qu'une femme s'est mariée une fois, jusqu'à la fin de sa vie, il lui est défendu de convoler en secondes noces.

Les autres familles de l'Inde forment des classes nombreuses qui, suivant leur condition, se rapprochent et se marient entre elles; il serait trop long de les faire connaître en détail.

## XII - Famille royale; soldats et généraux; corps de troupes; armes de guerre.

La série des rois ne se compose que de T'sa-li (Kchat-triyas) qui, dans l'origine, se sont élevés au pouvoir par l'usurpation du trône et le meurtre du souverain. Quoiqu'ils soient issus de familles étrangères, leur nom est prononcé avec respect.

Les soldats du royaume sont choisis parmi les plus braves, et, comme les fils suivent la profession de leur père, ils acquièrent bientôt toute la science de la guerre. En temps de paix, ils montent la garde dans les postes qui entourent le palais. En campagne, ils forment des compagnies légères qui marchent à l'avant-garde. L'armée se compose de quatre corps différents : l'infanterie (Pattikâya), la

cavalerie (Açvakâya), les chars (Rathakâya) et les éléphants (Hastikâya). Les éléphants sont couverts d'épaisses cuirasses, et on arme leurs défenses de pointes aiguës. Un général, monté sur un char, est chargé du commandement; deux soldats, placés à gauche et à droite, lui servent de cochers. Son char est attelé de quatre chevaux. Le général des troupes est monté sur un char; deux lignes de soldats forment son escorte et sa défense; ils marchent tout près des roues.

Les cavaliers se répandent autour de lui pour repousser (l'ennemi); en cas de défaite, leurs rapides coursiers les dérobent à la mort. Le corps d'infanterie, par sa légèreté, contribue puissamment à la défense. On choisit pour ce service les hommes les plus hardis et les plus vaillants. Armés d'un grand bouclier et d'une longue lance, et quelquefois d'un sabre ou d'une épée, ils s'élancent impétueusement à l'avant-garde. Toutes leurs armes de guerre sont piquantes ou tranchantes. Celles qu'on appelle lance, bouclier, arc, flèche, sabre, épée, grande et petite hache, lance courte, tch'ou, longue pipe, fronde, etc., leur sont familières depuis des siècles.

### XIII - Moeurs et caractère des Indiens; lois; supplices; procédures criminelles; épreuves judiciaires.

Quoique les Indiens soient d'un naturel léger, ils se distinguent par la droiture et l'honnêteté de leur caractère. En fait de richesses, ils ne prennent jamais rien indûment; en fait de justice, ils font des concessions excessives. Ils redoutent les châtiments de l'autre vie et font peu de cas des professions industrielles. Ils ne se livrent point au dol ni à la fraude et confirment leurs promesses par des serments. La droiture est le trait dominant de l'administration; les mœurs sont douces et faciles. Quant aux hommes méchants et rebelles, qui ont transgressé les lois du royaume ou qui ont conspiré contre le roi, lorsque leurs actes coupables ont été mis en évidence, on les enferme pour toujours dans une prison, mais on ne leur inflige pas de peine corporelle. On les laisse vivre ou mourir, et on ne les compte plus au nombre des hommes. Si quelqu'un viole les rites de la justice, s'il manque à la fidélité ou à la piété filiale, on lui coupe tantôt le nez ou les oreilles, tantôt les mains ou les pieds. Quelquefois on l'expulse du royaume, ou bien on l'exile chez les barbares des frontières. Pour ce qui regarde les autres délits, on peut racheter sa peine avec de l'argent. Dans une affaire criminelle, pour obtenir des aveux, on n'a recours ni aux verges ni au bâton. Si l'on interroge le prévenu et qu'il réponde avec franchise, on proportionne la peine au délit. Mais s'il nie obstinément son crime, ou que, honteux de sa faute, il cherche à la pallier, lorsqu'on veut découvrir la vérité et qu'on a besoin de prononcer une sentence, la justice possède trois (lisez quatre) moyens (pour arriver à ses fins), savoir : l'eau, le feu, le pesage et le poisson.

Pour l'épreuve de l'eau, on met (séparément) l'accusé et une pierre dans deux sacs réunis ensemble, et on les jette dans un cours d'eau profonde; l'on reconnaît alors son innocence ou sa culpabilité. Si l'homme enfonce la pierre et que la pierre surnage (sic), il est reconnu coupable; si l'homme flotte et que la pierre enfonce, on voit qu'il est innocent.

Pour l'épreuve du feu, on fait rougir un morceau de fer et on ordonne au prévenu de s'asseoir dessus, puis d'y appliquer la plante des pieds et la paume des mains; de plus, il faut qu'il y passe la langue. Si l'accusation est fausse, il ne ressent aucun mal; si elle est fondée, il éprouve des brûlures. Il y a des hommes mous et timides qui sont incapables d'endurer la chaleur du feu. Ils prennent dans leurs mains des fleurs qui ne sont pas encore écloses et les jettent sur la flamme. Si l'accusation est fausse, les fleurs s'épanouissent; si elle est fondée, les fleurs sont à l'instant grillées.

Pour l'épreuve par le pesage, on met un homme et une pierre dans les deux fléaux d'une balance, et l'on tire la preuve de la légèreté ou de la pesanteur. Si l'accusation est fausse, l'homme tombe en bas et la pierre remonte; si elle est vraie, le poids de la pierre emporte celui de l'homme.

Pour l'épreuve par le poison, on prend un bélier et on lui fend la cuisse droite; puis, on répand divers poisons sur une portion des aliments que mange le prévenu, et on l'insère dans l'ouverture

qu'on a pratiquée. Si l'accusation est fondée, le poison produit son effet et l'animal meurt. Si, au contraire, elle est fautive, le poison perd sa force et il conserve la vie. Au moyen de ces quatre épreuves, on ferme la voie de tous les crimes.

#### XIV - Manière de témoigner du respect.

On compte neuf degrés dans les marques extérieures du respect. 1° On prend la parole et l'on adresse à quelqu'un des paroles obligeantes; 2° on incline sa tête devant lui, en signe de respect; 3° on lève les mains et on le salue en restant droit; 4° on joint les mains et on abaisse la tête au niveau de la ceinture. 5° on fléchit (un instant) les genoux; 6° on reste longtemps à genoux; 7° on s'appuie sur la terre à l'aide des mains et des genoux; 8° on fléchit à la fois les cinq parties arrondies; 9° on jette à terre ces cinq membres.

La plus grande de ces démonstrations de respect consiste à s'agenouiller devant quelqu'un après l'avoir salué une fois, et à exalter ses vertus.

De loin, on frappe la terre de son front, ou bien on incline sa tête en l'appuyant sur ces mains. De près, on baise les pieds d'une personne et l'on caresse ses talons.

Toutes les fois qu'un Indien veut adresser la parole à quelqu'un et recevoir ses ordres, il relève son propre vêtement et fait, devant lui, une longue génuflexion. L'homme honorable et sage, qui a reçu cette salutation, doit lui parler d'un ton bienveillant. Tantôt il lui touche doucement le sommet de la tête; tantôt il lui caresse le dos avec la main; puis, il l'instruit et le dirige par de salutaires avis pour lui témoigner son affection.

Lorsqu'un Cha-men (un Cramana), qui est sorti de la famille, a reçu de telles marques de respect, il se contente de prononcer un souhait favorable.

Les Indiens ne se bornent pas à s'agenouiller et à saluer. Suivant l'objet qu'ils révèrent, il y en a beaucoup qui tournent autour, tantôt une seule fois, tantôt deux ou trois fois. Si les sentiments dont ils sont animés depuis longtemps exigent un plus grand nombre de tours, ils suivent leur volonté.

#### XV - Maladie; médicaments; mort; funérailles; diverses manières de rendre les derniers devoirs; suicide religieux par immersion dans le Gange.

Toutes les fois qu'un homme tombe malade, il s'abstient de nourriture pendant sept jours. Dans cet intervalle, il y en a beaucoup qui guérissent. S'ils ne recouvrent pas la santé, ils prennent des médicaments qui sont différents d'espèces et de noms. Les médecins se distinguent par la manière d'observer (les maladies). Lorsqu'un homme est mort, les personnes qui assistent à ses funérailles pleurent et se lamentent en poussant de grands cris. Elles déchirent leurs vêtements, s'arrachent les cheveux, se frappent le front et se meurtrissent le sein. Quant à la forme des vêtements de deuil, il n'en est point question; il n'y a pas non plus de termes fixes pour le deuil.

Il y a trois manières de rendre les derniers devoirs aux morts. La première s'appelle les funérailles par le feu. On amasse du bois sec et on brûle (le corps). La seconde s'appelle les funérailles par l'eau. On jette le corps dans une rivière profonde et on l'abandonne au courant. La troisième s'appelle l'enterrement dans un lieu sauvage. On laisse le corps dans une forêt où il devient la proie des bêtes fauves.

Quand le roi est mort, on désigne d'abord le prince qui doit lui succéder, afin qu'il préside aux funérailles et détermine les rangs des supérieurs et des inférieurs. Pendant sa vie, on lui donne un titre honorifique qui rappelle ses vertus; quand il est mort, on ne lui décerne point de titre posthume.

Dans une maison où quelqu'un vient de mourir, personne ne goûte de nourriture; mais, après les funérailles, chacun reprend ses habitudes; on ne célèbre point l'anniversaire de la mort. Tous ceux

qui ont assisté aux funérailles sont regardés comme impurs; on ne les reçoit qu'après qu'ils se sont tous baignés hors des murs de la ville.

Quant aux vieillards accablés d'année, qui voient approcher le terme de leur vie, et à ceux qui, réduits à une faiblesse extrême ou atteints d'une grave maladie, craignent de la vie et désirent quitter ce monde. D'autres, fatigués des vicissitudes de la vie et de la mort, aspirent à s'éloigner des voies du siècle. Après avoir reçu de leurs parents et de leurs amis un repas d'adieu, aux sons des instruments de musique, ils montent sur un bateau qu'on manoeuvre à force de rames; ils passent le Gange, et se noient au milieu du courant. Par là, ils espèrent de renaître au milieu des Dévas; on en compte un sur dix. Il y en a d'autres qui, n'ayant pas encore complètement renoncé aux erreurs du siècle, sortent de la famille et adoptent la vie des religieux, dont la règle exclut les cris et les lamentations. Si leurs père et mère viennent à mourir, ils récitent des prières pour les remercier de leurs bienfaits; ils président pieusement à leurs obsèques, et, longtemps après, leur offrent encore des sacrifices funèbres. Par là, ils leur assurent le bonheur dans l'autre vie.

XVI - Administration; revenu des terres de la couronne; leur emploi; taxes et impôts; recrutement militaire; traitements des ministres et des magistrats.

Comme tous les règlements administratifs respirent la bienveillance, les affaires de l'Etat sont peu compliquées. Les familles ne sont point portées sur des registres civils, et les hommes ne sont assujettis à aucunes corvées. Le produit des terres de la couronne se divise en quatre parts. La première sert à fournir aux dépenses du royaume et les grains des sacrifices; la seconde, à constituer des fiefs aux ministres et aux membres du conseil d'Etat; la troisième, à récompenser les hommes qui se distinguent par leur intelligence, leur savoir et leurs talent; la quatrième part sert à cultiver le champ du bonheur, et à donner des aumônes aux diverses sectes hérétiques. C'est pourquoi les taxes sont légères et les impôts modérés. Chacun garde en paix l'héritage de ses pères; tous cultivent la terre pour se nourrir. Ils empruntent des semailles au champ du roi et payent, en tribut, la sixième partie de leur récolte. Les marchands, qui poursuivent le lucre, vont et viennent pour leur négoce. Aux gués des rivières, aux barrières des chemins, on passe après avoir payé une légère taxe. Lorsque le roi entreprend quelque construction, il n'oblige pas ses sujets à travailler gratuitement. Il leur donne un juste salaire proportionné au travail qu'ils ont fait.

Les militaires gardent les frontières ou vont battre l'ennemi; d'autres montent la garde, la nuit, dans les postes du palais. On lève des soldats suivant les besoins du service; on leur promet des récompenses, et l'on attend qu'ils viennent s'enrôler. Les gouverneurs, les ministres, les magistrats et les employés reçoivent chacun une certaine quantité de terres et vivent de leur produit.

XVII - Plantes et arbres indigènes et exotiques; agriculture; nourriture habituelle des Indiens; aliments permis et défendus; breuvages; vases de cuisine et de table; manière de manger.

Les climats et les qualités du sol étant fort différents, les produits de la terre offrent aussi une grande variété. Les fleurs et les plantes, les fruits et les arbres diffèrent autant par leurs espèces que par leurs noms. On remarque, par exemple, les suivants : l'An-mo-lo-ko (Amalaka); l'An-mi-lo (Amila ?); le Mo-thou-kia (Madhouka); le Po-ta-lo (Bhadra); le Kie-pi-tha (Kapittha); l'O-mo-lo (Âmra); le Tchou-thou-kia (Tindouka); l'Ou-tan-po-lo (Oudoumbara); le Meou-tche (Môtcha); le Na-li-ki-lo (Nârîkêla); le Pan-na-so (Panasa); etc. Il serait difficile d'énumérer toutes les espèces de fruits; on a cité sommairement ceux que les hommes estiment le plus. Quant aux fruits du jujubier, du châtaignier et du Pi-chi ( Kaki), ils sont inconnus dans l'Inde. Depuis que les deux espèces de

poiriers li et naï, le pêcher, l'amandier, la vigne et autres arbres à fruits on été apportés du royaume de Cachemire, on les voit croître de tous côtés. Les grenadiers et les orangers à fruits doux se cultivent dans tous les royaumes de l'Inde.

Les laboureurs cultivent les champs, et se livrent à tous les travaux agricoles. Ils labourent et sarclent, sèment et récoltent suivant les saisons; chacun se repose après avoir travaillé. Parmi les produits de la terre, le riz et le blé dominant. Au nombre des légumes et des plantes potagères, on compte le gingembre, la moutarde, les melons et les courges. Les plantes d'une odeur forte, les oignons, les ciboules sont rares; il y a aussi peu de personnes qui en mangent. Si quelqu'un en fait usage dans sa maison, on l'expulse hors des murs de la ville. On se nourrit ordinairement de gâteaux de farine de grains torréfiés, dans laquelle on mêle du lait, de la crème, du beurre, de la cassonade, du sucre solide, de l'huile de moutarde (*Sinapis glauca*). Le poisson, le mouton, le daim, le cerf se servent en tout temps, soit par quartiers, soit en tranches minces. Pour ce qui regarde les boeufs, les ânes, les éléphants, les chevaux, les porcs, les chiens, les renards, les loups, les lions et les singes, la loi défend de les manger. Ceux qui en font leur nourriture sont couverts de honte et de mépris, et ils deviennent pour tout le monde un objet de haine et de dégoût. Repoussés de la société, ils vivent en dehors des murs de la ville, et ne se montrent que rarement parmi les hommes.

Quant aux vins et aux liqueurs, on en distingue plusieurs sortes. Le jus des raisins et des cannes à sucre est le breuvage des T'sa-ti-li (*Kchattriyas*); la liqueur forte est tirée de grains fermentés est celle des Feï-che (*Vâçyas*). Les Cha-men (*Cramanas*) et les Po-lo-men (*Brâhmanes*) boivent le jus du raisin ou celui de la canne à sucre, qui diffèrent tout à fait du vin distillé.

Les diverses familles et les classes de basse condition n'ont rien qui les sépare et les distingue; seulement, les vases dont elles se servent diffèrent notablement par le travail et la matière. Les Indiens sont abondamment pourvus d'ustensiles appropriés à tous leurs besoins. Quoiqu'ils fassent usage de marmites et de casseroles, ils ne connaissent point les vases de terre appelés Tseng, pour faire cuire le riz. Ils ont beaucoup de vases en argile séchée et se servent rarement de cuivre rouge. Ils mangent dans un seul vase, apprêtent les mets avec divers assaisonnements et les prennent avec les doigts. Il ne font usage ni de cuillers ni de bâtonnets; mais lorsqu'ils sont malades, ils se servent de cuillers de cuivre.

XVIII - Métaux précieux; jade, lentilles de cristal; monnaie d'or et d'argent; cauris et perles employés comme moyens d'échange;

Coup d'oeil général sur la rédaction du présent ouvrage.

L'or, l'argent, le laiton, le jade blanc, les lentilles de cristal, sont des produits indigènes que l'on voit en grande abondance. Les Indiens tirent des îles une foule de choses rares et précieuses, différentes d'espèces et de noms. Ils échangent pour se procurer des marchandises. Mais, dans leurs transactions commerciales, ils font usage de monnaies d'or et d'argent, de coquilles à perles et de petites perles.

(Dans cet ouvrage), on a fait connaître complètement les pays que renferme l'Inde et leurs limites particulières, et l'on a décrit sommairement les différences du climat et du sol. On a groupé ensemble les détails qui se rapportaient au même sujet et l'on en a présenté un résumé succinct. Enfin, en traitant de chaque royaume, on a décrit les différents modes d'administration et les moeurs diverses des habitants.

En partant de là, dans la direction du nord, il fit environ trente li, et arriva au couvent de Na-lan-t'o (*Nâlanda saÒghârâma*). Voici ce que racontent les vieillards à ce sujet : “ Au sud de ce couvent, au milieu d'une forêt d'An-mo-lo (*Âmras*), il y a un étang. Le dragon qui l'habitait s'appelait Na-lan-t'o (*Nâlanda*). A côté, on bâtit un couvent qui, pour ce motif, lui emprunta son nom, dont le sens véritable se trouva justifié.” En effet, Jou-laï (le Tathâgata), menant jadis la vie d'un P'ou-sa (*Bôdhisattva*), devint le roi d'un grand royaume, et établit sa cour dans ce pays. Touché des misères

des hommes, il aimait à les secourir; et, pour exalter le nom qui rappelait les vertus (du dragon), il donna sans se lasser. Telle fut l'origine du nom de ce couvent. Cet endroit était anciennement un jardin d'An-mo-lo (Âmras). Cinq cents marchands l'achetèrent au prix d'un million de pièces d'or, et le donnèrent au Bouddha, qui y prêcha la loi pendant trois mois. Tous les marchands, etc. y virent le fruit du Saint (obtinrent la dignité d'Arhat). Peu de temps après le Nirvâna du Bouddha, Cho-kia-lo-'o-t'ie-to (Cakrâditya), premier roi de ce royaume, estimait et respectait l'unique Véhicule, et révérait les Trois Précieux. Après avoir choisi avec respect un terrain heureux, il bâtit ce Kia-lan (SaÔghâ-râma). Lorsqu'il commença les travaux, on blessa, en creusant, le corps du dragon. A cette époque, il y avait un hérétique de la secte des Ni-kien (Nirgranthas), qui excellait dans l'art de deviner. Quand il eut vu cet endroit, il fit cette prédiction : " C'est un terrain d'un ordre supérieur. Si vous y bâtissez un Kia-lan (SaÔghâ-râma), il ne peut manquer de devenir florissant, et servira de modèle aux cinq Indes. Dans mille ans, sa réputation sera encore plus éclatante. Les étudiants y compléteront aisément leur instruction; mais un grand nombre seront affectés de vomissements de sang, par suite de la blessure du dragon. "

Son fils, le roi Fo-t'o-kio-to (Bouddhagoupta) lui succéda et gouverna à sa place. Il continua fidèlement les oeuvres méritoires de son père. Au sud de cet endroit, il bâtit, à la suite, un autre Kia-lan (SaÔghâ-râma).

Le roi Ta-tha-kie-to-kio-to (Tathâgatagoupta) gouverna avec zèle le royaume dont il avait hérité. A l'est de ce monument, il bâtit, à la suite, un autre Kia-lan (SaÔghâ-râma).

P'o-lo-'o-t'ie-to (Bâlâditya) succéda au roi précédent. Au nord-est de ce monument, il bâtit, à la suite, un autre Kia-lan (SaÔghâ-râma). Quand il eut achevé son entreprise, l'assemblée des religieux le combla de louanges et de félicitations. Il montrait une égale estime aux gens obscurs et aux hommes illustres; il appelait auprès de lui le vulgaire aussi bien que les saints. Pour assister à cette assemblée, les religieux des cinq Indes arrivèrent en foule de dix mille li. Lorsque tout la multitude fut assise, deux religieux arrivèrent après les autres. On les conduisit au haut d'un pavillon à trois étages. Quelques personnes interrogèrent ces étrangers et leur dirent : " Lorsque le roi était sur le point de convoquer l'assemblée, il a commencé par inviter les hommes vulgaires et les saints. Vénérables religieux, de quel pays êtes-vous pour arriver après les autres ? "

- " Nous venons du royaume de Tchi-na (la Chine), répondirent-ils. (Au moment où l'appel de S.M. arriva dans notre pays), nous étions gravement malades. Lorsque nous avons pu prendre de la nourriture, nous nous sommes mis en route pour aller recevoir l'invitation lointaine du roi. Voilà pourquoi nous arrivons (un peu tard) à l'assemblée. "

En entendant ce récit, les personnes présentes furent remplies d'étonnement, et allèrent sur-le-champ en informer le roi. Celui-ci comprit, au fond de son coeur, que c'étaient les saints hommes, et alla lui-même les interroger. Il monta au haut du pavillon, mais il ne put savoir où ils étaient allés. Le roi se sentit animé d'une foi plus profonde; il laissa son royaume et embrassa la vie religieuse. Quand il eut quitté sa famille, il se trouva placé au dernier rang des religieux. Il en était sans cesse mécontent et inquiet. " Autrefois, disait-il, j'étais roi et j'occupais le rang le plus honorable et le plus élevé; mais maintenant que j'ai quitté la famille, je suis relégué avec mépris à la queue de la multitude. " Il alla aussitôt parler aux religieux et leur exposa ce qu'il avait sur le coeur. Là-dessus, l'assemblée décida, d'un accord unanime, que ceux qui n'avaient pas encore reçu les préceptes (Anoupasampannas) seraient classés par rang d'âge. C'est pourquoi ce couvent est le seul où existe ce règlement.

Fa-che-lo (Vadjra), fils de ce roi, ayant hérité de la couronne, se montra animé d'une foi inébranlable. A l'ouest de ce monument, il bâtit encore un autre Kia-lan (SaÔghâ-râma). Dans la suite, un roi de l'Inde centrale bâtit encore un grand couvent au nord de ce dernier. Alors il entoura ces divers couvents de hautes murailles, et fit élever une porte qui donnait accès à tous. Une longue suite de rois, ayant continué ces pieuses constructions, y déployèrent toutes les merveilles de la sculpture; c'était vraiment un spectacle imposant. Le roi dit : " Dans le couvent fondé par le premier roi (le couvent de Nâlânda), je vais placer aujourd'hui la statue du Bouddha. Dans la multitude des

religieux, on en choisira chaque jour quarante, et on les enverra prendre leurs repas dans ce couvent pour remercier le donateur (dânapati) de ses bienfaits. ”

Les religieux, au nombre de plusieurs mille, avaient tous les talents distingués et un grande instruction. Il y en avait plusieurs centaines qui, par leur vertu, se faisaient estimer des contemporains, et dont la réputation volait jusque dans les autres pays. Leur conduite était pure, et ils suivaient fidèlement les préceptes de la discipline. La règle de ce couvent était très sévère; aussi la multitude des religieux se conduisait-elle avec une sagesse irréprochable. Les royaumes des cinq Indes les admiraient, et les prenaient pour modèles. Ceux qui leur demandaient des leçons discutaient sur des matières profondes, ne trouvaient jamais les jours assez longs. Du matin au soir ils s'avertissaient mutuellement; les jeunes et les vieux se perfectionnaient les uns les autres. S'il y avait des hommes incapables de traiter les matières abstraites des trois recueils, ils étaient comptés pour rien et se voyaient couverts de honte. C'est pourquoi les étudiants étrangers qui désiraient acquérir de la réputation venaient tous dans ce couvent pour éclaircir leurs doutes, et bientôt l'éloge de leurs talents se répandaient au loin. C'est pourquoi ceux qui voyageaient en usurpant leur nom obtenaient tous des honneurs distingués. Si un homme d'un autre pays voulait entrer et prendre part aux conférences, le gardien de la porte lui adressait des questions difficiles. Le plus grand nombre était réduit au silence et s'en retournait. Il fallait avoir approfondi les livres anciens et modernes pour obtenir d'y entrer. En conséquence, les étudiants qui voyageaient pour leur instruction avaient à disserter longuement pour montrer leur capacité; il y en avait toujours sept ou huit sur dix qui se voyaient éliminés. Si les deux ou trois autres avaient paru instruits, on les interrogeait tour à tour au milieu de l'assemblée, et l'on ne manquait pas de briser la pointe de leur esprit et de faire tomber leur réputation; mais ceux qui avaient un talent élevé et une vaste érudition, une forte mémoire et une grande capacité, une vertu brillante et une intelligence éminente, associaient leur gloire à celle de leurs devanciers, et suivaient leurs exemple. Quant à Hou-fa (Dharmapâla) et Hou-youeï (Tchandrapâla), ils jetaient de l'éclat sur la doctrine; Te-hoeï (Gounamati) et Kien-hoeï (Sthiramati) répandaient dans le monde la gloire de leur nom; Kouang-yeou (Prabhamitra) discourait avec élégance, et Ching-yeou (Djinamitra) parlait avec élévation; Tchi-youeï (DjÔânatchandra) montrait une pénétration rare; Ming-min (Cîhrabouddha ?) et Kiaï-hien (Cîbhadra) cachaient dans l'ombre de leur vertu sublime. Ces hommes, d'un mérite supérieur, étaient connus de tous; par leur vertu, ils effaçaient leurs prédécesseurs et leur science embrassait toutes les règles des anciens. Chacun d'eux avait composé une dizaine de traités et de commentaires qui circulaient partout avec éclat, et jouissaient, de leur temps, d'une haute estime. Tout autour des couvents, on comptait une centaine de monuments sacrés.